

Archives de sciences sociales des religions

138 (avril - juin 2007)
Varia

Jean-Pierre Laurant

**Gian Mario Cazzaniga (éd.), *Storia
d'Italia. Annali 21. La Massoneria***
Turin, Giulio Einaudi Editore, 2006, 849 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Pierre Laurant, « Gian Mario Cazzaniga (éd.), *Storia d'Italia. Annali 21. La Massoneria* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-20, mis en ligne le 11 septembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/5712>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :
<http://assr.revues.org/5712>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean-Pierre Laurant

Gian Mario Cazzaniga (éd.), *Storia d'Italia. Annali 21. La Massoneria*

Turin, Giulio Einaudi Editore, 2006, 849 p.

Pagination de l'édition papier : p. 97-251

- 1 C'est d'une main de maître que G.-M. Cazzaniga a dirigé cette somme remarquable, en posant tout d'abord la place de la maçonnerie dans l'historiographie contemporaine, entre religion et sciences occultes, histoire des idées et sociétés secrètes selon le lieu d'où elle est considérée et, surtout, l'époque : publique aux États-Unis au début du XIX^e siècle, elle dut se cacher après le prétendu meurtre rituel de « l'affaire Morgan ». Une telle incertitude contraste avec l'influence exercée sur les sociétés européennes où la fascination des plus grands esprits a voisiné avec les rejets violents. Quoi qu'il en soit, si l'on tire sur ce fil, c'est tout le tissu social qui vient, voilà pourquoi l'institution maçonnique a été aussi sensible aux variations de l'air du temps et pourquoi l'éditeur a pu inclure l'architecture de son volume dans l'histoire globale de l'Italie des Lumières, du Risorgimento, de la monarchie bourgeoise savoyarde puis du fascisme et de la période républicaine ; la Révolution française et ses conquêtes puis la Seconde Guerre mondiale ayant joué un rôle déterminant dans l'évolution de la maçonnerie italienne. Spécialiste du XVIII^e siècle, l'éditeur plante ensuite le décor de la naissance de l'institution dans l'Europe moderne, ses origines mythiques, confrontées aux réalités anglaises et continentales annonçant la deuxième partie de l'ouvrage consacrée à l'analyse de ses succès comme nouvelle forme de sociabilité, sous le titre « Maçonnerie et "République des Lettres" ».
- 2 Pierre-Yves Beaupaire ouvre cette partie en brossant un tableau haut en couleur des correspondances échangées par des nobles maçons voyageurs, porteurs d'une culture commune, dans leur « Grand Tour » des loges d'Europe, tels ce marquis piémontais d'Albaretto. Francesca Fedi enchaîne avec « l'inspiration maçonnique » qui joua, dès les années 1730, un rôle important dans la littérature italienne dans cette ambiance de mutation culturelle et de vie intense des académies, sociétés savantes et « d'antiquaires », bien que les limites de cette inspiration soient difficiles à cerner, mêlées à une littérature polémique, à propos du secret notamment. Les œuvres de Goldoni ou de Grisellini témoignent d'une situation complexe autant à Venise qu'à Turin, Naples ou Florence (le protagoniste du premier procès d'inquisition contre la maçonnerie, Tommaso Crudeli était poète) ; à la limite, on pourrait parler d'un genre littéraire maçonnique, particulièrement net dans les utopies. Plus européenne encore et liée au mécénat aristocratique est la musique italienne maçonnique : Gerardo Tocchini suit la conception et le trajet d'un nombre impressionnant d'œuvres avec les créations de Viotti, Sacchini et Cherubini à Londres et Paris, leurs liens avec les Loges les plus connues comme la *Saint Jean d'Écosse du Contrat social* où ils côtoyaient la haute noblesse comme « Frères à talents ». La présentation d'*Œdipe à Colone* fut, à ce titre, exemplaire. Avec Moretti à Milan, l'interférence du politique dans la musique maçonnique est encore plus nette au temps du « josphisme ». Le succès du « jardin à l'anglaise » (G.-M. Cazzaniga), objet de débats dont Kant et Schiller se firent l'écho, renvoie également à des modèles de pensée maçonniques cherchant à reconstituer par l'intervention humaine les conditions de la nature originelle ; l'auteur prend en exemple la *villa Torri de' Picenardi*, « fille » de la loge *San Paolo Celeste* de Crémone et la *villa Lomellini* de Muledo.
- 3 Dans la troisième partie, J.-A. Ferrer Benimeli, reprenant des positions connues, fait un point sur la motivation et les effets de la condamnation vaticane, suivi par Daniele Menozzi qui analyse les rapports du catholicisme et de la maçonnerie au temps de la Révolution française. Ce dernier souligne tout d'abord le grand nombre de catholiques appartenant à l'institution et l'aspect purement théorique des condamnations pontificales (la peine de mort en Avignon !) ; bon nombre d'abjurations solennelles se terminaient, en fait, par un retour en Loge. La thèse du complot contre le trône et l'autel et l'amalgame entre les Illuminés de Bavière

eurent ainsi beaucoup de mal à s'imposer en Italie, compte tenu de la diversité des situations politiques locales (le cas du savoyard et très catholique J. de Maistre est ici révélateur), cependant l'adhésion de Pie VII aux thèses complotistes de l'abbé Barruel finit par jouer un rôle décisif. C'est avec la Bulle *Humanum Genus* (1884) que Léon XIII mit en place la doctrine antimaçonnique de l'Église : Giovanni Miccoli en examine la préparation, la promulgation et la riposte maçonnique dans le contexte politique italien spécifique. Les quatre cardinaux consultés le furent dans un moment de trouble : funérailles de Garibaldi en 1882 et préparation d'un programme très anticlérical à l'occasion des élections la même année par un Grand Maître (GM) du Grand Orient d'Italie (GOI), ancien conspirateur mazzinien ; ils fondèrent leurs réponses sur la conviction de la faiblesse définitive de l'État italien, soutenu par la franc-maçonnerie mais sans bases populaires : la question romaine a commandé l'Encyclique. Le GM Adriano Lemmi devait revendiquer la responsabilité de l'Ordre dans les révolutions américaine et française. Les retombées de la désastreuse affaire Léo Taxil et les changements de l'orientation politique italienne avec le ministère Crispi font l'objet de l'étude suivante réalisée par G. Miccoli.

- 4 La présence et l'action des juifs et des protestants dans l'institution sont ensuite abordées par Francesca Sofia et Marco Novarino. Pour les premiers, l'exemple des coreligionnaires français engagés dans le socialisme utopique saint-simonien et les rites marginaux de Memphis et Misraïm (co-fondés par des juifs au temps où les grandes obédiences demeuraient méfiantes envers eux) servirent d'exemple, leur intégration dans les Loges « régulières » s'opérant par l'entremise du judaïsme « libéral » ; un juif de la « deuxième génération », Ernesto Nathan, fut élu GM du GOI. Pour les seconds, la présence en Loge augmenta graduellement, un commun anticléricalisme fédérant la diversité des Églises, une place à part revient, parmi ces « promoteurs d'hérésie » à un « maçonnévangélisme » lié d'une part à la théologie libérale et de l'autre à l'inspiration démocratique mazzinienne et garibaldiennne qui devint majoritaire au GOI à partir de 1864 ; néanmoins les influences des obédiences américaines et le besoin croissant de respectabilité ont joué un rôle modérateur. Charles Porset analyse ensuite le parcours maçonnique de Cagliostro sous l'angle des rapports entre Lumières et Illuminisme conduisant à un véritable « retour à l'obscurantisme ». Cette partie se clôt avec une autre étude de Cazzaniga sur l'élaboration du mythe du complot dès le XVIII^e siècle, fondée sur l'idée d'une unité du mal remontant aux gnosés antiques par l'intermédiaire du jansénisme ; la notion évolua ensuite héritant d'un courant « judéophobique » vers des conceptions proprement biologiques.
- 5 Il est malheureusement impossible de donner, dans le cadre de ce compte rendu, un aperçu assez complet des développements de la maçonnerie dans les anciens États italiens, objet de la quatrième partie. Les contributions ont en commun le souci d'inscrire leurs analyses dans la diversité politique locale, si contrastée en Italie et celle des milieux sociaux concernés : influences autrichienne en Vénétie et Milanais, française en Piémont ou à Gênes, anglaise puis française dans le Royaume de Naples, avec le poids de la charbonnerie. Les enjeux locaux du Risorgimento et de la marche à l'unité, en particulier à Rome, ont été également privilégiés. Vincenzo Ferrone et Gerardo Tocchini se sont consacrés au Royaume de Sardaigne ; Giuseppe Giarizzo à la maçonnerie lombarde des origines à la période napoléonienne ; Helmut Reinalter au Tyrol ; Piero Del Nigro à la République de Venise ; Calogero Farinella à la République de Gênes ; Renato Pasta en Toscane (avec la présence des Stuart en exil) ; Anna Maria Isasta dans les États pontificaux ; Anna Maria Rao dans le Royaume de Naples enfin (avec la présence haute en couleur du prince Raimondo Di Sangro Di San Severo).
- 6 G.-M. Cazzaniga reprend la parole dans la cinquième partie consacrée au XIX^e siècle avec une étude sur la naissance du GOI au milieu de difficultés comparables à celles que connut la France ; la première impulsion politique fut donnée par Napoléon qui aboutit en juin 1805 à la constitution d'une structure unique... Mais, dès 1809, un Suprême Conseil du rite écossais fut institué par Grasse-Tilly dans les Deux-Siciles et contrebattu par la charbonnerie locale dont l'auteur analyse les rituels copiés, à l'origine, sur le compagnonnage français du même nom mais qui ont suivi par la suite les vicissitudes de la politique italienne ; les Carbonari ayant été successivement mazziniens, garibaldiens puis ralliés à la stratégie victorieuse de Cavour.

Après le silence de la Restauration, la question du GOI est reprise par Fulvio Conti pour la période 1859-1914 dans l'ambiance libérale modérée du Piémont préparant l'unité ; cette majorité devant néanmoins compter sur la minorité garibaldienne. Les constitutions définitives furent adoptées entre 1861 et 1862, le Rite écossais ancien et accepté (REAA) fournissant l'épine dorsale. Unité maçonnique, unité nationale et État libéral purent ainsi s'identifier, la grande maîtrise d'Adriano Lemmi symbolisant entre 1885 et 1865 cette continuité d'une ligne démocratique du Risorgimento. La reconnaissance internationale se fit progressivement et la croissance du GOI régulière, malgré les « virages » politiques de Crispi sur la question de l'anticléricalisme et les scissions internes qui aboutirent à la naissance d'une Grande Loge (Piazza Del Gesu). Ces changements d'orientation ont eu des répercussions sur les rapports de la maçonnerie et des sociétés secrètes irrédentistes comme le « Cercle Garibaldi » étudiées par Tullia Catalan. Un autre aspect de la constitution de ces réseaux extérieurs se retrouve dans le « Mythe de l'Orient » : Barbara De Poli s'est attachée à décrypter le succès de la maçonnerie dite « égyptienne » (rites de Memphis et de Misraïm) ancrée dans une vision traditionnelle de l'Orient et qui alimenta, à son tour, un imaginaire puissant, moteur de l'expansion maçonnique italienne au Levant, en Égypte et en Turquie où elle joua un rôle de premier plan, servant de relais pour la politique extérieure italienne (au temps de Giolitti notamment).

7 La sixième partie traite du XX^e siècle jusqu'à nos jours. Gerardo Padulo prend la mesure, dans « De l'interventionnisme au fascisme » (à la suite de Renzo De Felice), de la présence active de maçons dans les premiers temps du fascisme et des hésitations des dirigeants du GOI, après 1919, sur la conduite à tenir en matière de nationalisme. Après le rejet fasciste de la maçonnerie, consommé en 1925, l'institution vouée à la clandestinité fut réduite à peu de chose, en revanche l'action des maçons en exil à Paris et à Londres permit la reconstitution sous l'impulsion énergique de Giuseppe Leti d'un GOI en 1930 ; Santi Fedele décrit ensuite la reconstitution des liens dans les mondes méditerranéen, américains du Sud et du Nord qui devaient avoir d'importantes conséquences à la chute du fascisme. Il est revenu à Fernandino Cordova de traiter de la reconstitution de la maçonnerie italienne et de sa reconnaissance internationale entre 1943 et 1947. Les amitiés liées avec les obédiences de la puissance dominante des États-Unis s'intégrèrent dans un jeu complexe d'influences efficaces mais lentes et contradictoires, la lutte anticommuniste, primordiale pour les Américains, se heurtant à d'anciennes traditions du GOI lié historiquement par l'anticléricalisme aux GO de France et de Belgique. Les questions de rituel et de symbolisme abordées ensuite par Antonio Panaino s'inscrivent dans une perspective différente du reste de l'ouvrage, essentiellement anthropologique, posant la question de la sacralisation de l'espace rituel et d'une dimension ésotérique de ce dernier dans ses rapports avec le religieux, chrétien en particulier. Francesca Vigni clôt cette synthèse précieuse sur la question de l'exclusion des femmes, fondée sur une infériorité morale malgré les idéaux de liberté et d'égalité affichés par les Lumières : une situation reflétant la réalité des sociétés européennes ; l'auteur examine alors les remises en cause de cet état de fait et les luttes des femmes tout au long du XIX^e siècle qui aboutirent à la création d'une Grande Loge féminine à Rome en 1946-1948.

8 Si l'on peut regretter les portions congrues laissées aux questions de symbolisme ainsi qu'aux maçonneries de marge, typiquement ésotériques, les choix ont été délibérés et ce travail constitue une somme irremplaçable.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-Pierre Laurant, « Gian Mario Cazzaniga (éd.), *Storia d'Italia. Annali 21. La Massoneria* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-20, mis en ligne le 11 septembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://assr.revues.org/5712>

Référence papier

Jean-Pierre Laurant, « Gian Mario Cazzaniga (éd.), *Storia d'Italia. Annali 21. La Massoneria* », *Archives de sciences sociales des religions*, 138 | 2007, 97-251.

Droits d'auteur

© Archives de sciences sociales des religions
